

OFFSHORE
PRÉSENTE

BELLA KIM
ROSCHDY ZEM

Hiver à Sakeho

UN FILM DE
KOYA KAMURA

1←13
중앙로 177번길
Jungang-ro 177beon-gil(Rd)

OFFSHORE présente
En association avec KEYSTONE FILMS

BELLA KIM
ROSCHDY ZEM

Hiver à Sokocho

UN FILM DE
KOYA KAMURA

DISTRIBUTION FRANCE
DIAPHANA DISTRIBUTION
155, rue du Faubourg Saint Antoine
75011 Paris
Tél. : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

FRANCE, 2024
DURÉE : 1H45 - VISA : 154 580

diaphana
DISTRIBUTION

RELATIONS PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique Segall et Kelly Riffaud
Tél. : 01 45 63 73 04
kriffaud@dominiquesegall.com



SYNOPSIS

A Sokcho, petite ville balnéaire de Corée du Sud, Soo-Ha, 23 ans, mène une vie routinière entre ses visites à sa mère, marchande de poissons, et sa relation avec son petit ami Jun-oh.

L'arrivée d'un Français, Yan Kerrand, dans la petite pension dans laquelle Soo-Ha travaille, réveille en elle des questions sur sa propre identité et sur son père français dont elle ne sait presque rien. Tandis que l'hiver engourdit la ville, Soo-Ha et Yan Kerrand vont s'observer, se jauger, tenter de communiquer avec leurs propres moyens et tisser un lien fragile.

Hiver à Sokcho était mon premier roman, écrit entre mes 17 et 21 ans, en plein questionnement identitaire entre mes origines françaises et coréennes.

J'ai grandi en Suisse, entre plusieurs langues et au sein d'une famille où, pour la génération de mes grands-parents, le fait que mes parents soient de cultures différentes n'était pas forcément bien toléré.

En tant que première petite-fille de la deuxième génération, j'ai été une sorte de pont entre les deux parts de la famille, mais en me sentant toujours étrangère.

A l'âge de 13 ans, j'ai découvert la Corée pour la première fois sur place. Jusqu'alors, elle m'était familière par la langue parlée à la maison et la nourriture, mais me rendre sur place a été un vrai choc identitaire. Je me suis sentie parfaitement à l'aise en Corée, mais le regard social sur place me faisait sentir encore que j'étais une étrangère.

Dans mon roman, j'ai eu envie de créer un personnage qui, contrairement à moi, est né en Corée et ne connaît la France qu'à travers la littérature. C'était une sorte de défi pour me « prouver » que j'étais capable de me mettre dans la pensée et la vie d'une sorte de miroir inversé de moi-même. Il y avait aussi l'envie de faire un parallèle entre les plages de Sokcho et celles de mon enfance en Normandie : j'y vois de nombreux points communs dans les traces de la guerre, une sorte de mélancolie...

Il m'a fallu travailler sur un certain lâcher prise pour accepter que ce texte soit physiquement incarné, et forcément transformé.

Mais mon intuition de faire confiance en toutes les personnes portant ce projet de film ne s'est jamais démentie au fil du processus. Je suis particulièrement admirative du travail de Bella Kim et de Roschdy Zem, deux physionomies que je n'aurais jamais imaginées de prime abord, et honorée de la participation de grands acteurs et grandes actrices du cinéma coréen.

Le film réalisé par Koya, avec la contribution de toute l'équipe, me bouleverse au-delà de sa beauté formelle : il pose des projecteurs dans des recoins de mon monde intérieur que je n'avais pas forcément visualisés lors de l'écriture, mais qui forment un ensemble parfaitement cohérent, avec sa poésie et ses violences propres. Merci !

Elisa Shua Dusapin
Auteurice du roman "*Un hiver à Sokcho*"



ENTRETIEN AVEC KOYA KAMURA

Quel fut votre parcours jusqu'à ce film ?

Fan de cinéma depuis l'enfance, j'ai toujours voulu réaliser des films. Je me suis inscrit en fac de cinéma et après avoir appris entre autres le cadrage et le montage en autodidacte, j'ai bifurqué vers la télévision et débuté chez MTV puis Disney où j'ai occupé un poste en tant que Creative Producer pendant 15 ans.

En parallèle de mon activité, j'ai toujours écrit des bouts d'histoires, jusqu'à réaliser mon premier court-métrage, *Homesick*, en 2018. Les sélections de ce film dans divers festivals et sa pré-nomination aux Césars m'ont ouvert des portes et donné le courage de me lancer sérieusement dans la réalisation.

Qu'est-ce qui a motivé votre envie d'adapter le roman d'Elisa Shua Dusapin ?

Alors que je peinais à développer ce qui devait être mon premier long-métrage, mon producteur m'a recommandé la lecture de ce livre. Ce dernier parlait d'identité, de métissage, et cela résonnait fortement avec mon histoire personnelle. Ayant déjà des images en tête en lisant le livre, je me suis très vite mis dans l'optique de l'adapter. Pour cela, j'ai fait appel à Stéphane Ly-Cuong, un auteur-réalisateur français issu de la deuxième génération vietnamienne dont toutes les œuvres parlent de la filiation, du déracinement et de la double-culture. C'était donc le partenaire parfait pour ce projet.

La binationalité est un sujet qui vous touche intimement...

Si je comprenais intimement les questionnements de Soo-Ha, l'héroïne du livre, c'est en effet parce que je suis franco-japonais. En France, j'ai toujours été considéré comme un chinois, et au

Japon, on me prenait pour un sud-américain. J'ai toujours eu l'impression d'être un outsider, de ne pas me sentir à ma place. Quand on grandit en société, on cherche à être accepté. Je me suis donc construit en cherchant sans cesse la validation des deux pays. C'est sûrement ridicule, mais étant adolescent, je voulais m'appeler Eric comme le chanteur des « Musclés » du Club Dorothée. Je voulais une moustache et parler avec l'accent du sud-ouest car pour moi, c'était ça, être français. Pendant la préparation de mon premier court-métrage qui se passait au Japon, je me suis beaucoup posé de questions sur ma légitimité de parler d'un pays où je n'avais jamais vécu. En réalisant un film un peu asiatique et un peu français, je craignais de déranger les deux publics. Finalement, j'ai accepté d'en faire un film à mon image et ai choisi d'assumer ma double culture. *Hiver à Sokcho* m'a permis de creuser et d'approfondir cette question du métissage.





Avez-vous pensé retracer cette histoire au Japon, pays que vous connaissiez mieux ?

Oui, je me suis longuement posé la question car j'avais tourné mon premier court-métrage au Japon et c'était une façon de m'approprier davantage cette histoire. Mais deux éléments du livre étaient essentiels pour moi : le rapport au corps et la scission des deux Corées.

Le rapport au corps inclue les troubles alimentaires et la chirurgie esthétique, un phénomène très répandu en Corée (et pas du tout au Japon) qui symptomatise la pression qu'il y a sur l'apparence.

Cet axe-là était peu présent dans le livre mais cela m'intéressait de le développer pour en faire une rengaine qui montre qu'on ne laissera jamais Soo-Ha tranquille sur l'image qu'elle renvoie.

Par ailleurs, j'aimais l'effet miroir que procure la scission des deux Corées sur ce personnage qui est divisé entre deux patries et a un besoin de réunification. Sans celle-ci, il y a comme une part manquante, un vide à combler chez Soo-Ha. Ces deux raisons étaient donc suffisantes pour laisser cette histoire en Corée.

A travers la représentation du corps, que vouliez-vous montrer ?

Une des thématiques principales du film étant l'identité, il pose la question : "qu'est-ce qui fait ce que l'on est ?". Est-ce notre passeport, la langue que l'on parle, la culture dans laquelle on évolue, la nourriture que l'on mange, ce à quoi on ressemble, l'image que l'on renvoie ?

Or je voulais montrer, tout au long du film, comment Soo-Ha façonne son corps en fonction des injonctions à la chirurgie esthétique et de ses troubles alimentaires, et comment Kerrand a des difficultés à dessiner des corps de femmes.

Etant de nature très pudique, je ne voulais pas être trop démonstratif mais j'aspirais à une

forme de sensualité dans la manière dont Soo-Ha regarde les corps des autres femmes dans les bains et celui de son petit ami, car cela apportait du sensoriel et une émotion brute.

Idem avec la nourriture qui est pour la jeune femme un moyen de communiquer avec les autres. Quand Kerrand décline son invitation à dîner, il refuse le dialogue ce qui crée une frustration chez elle.

Quels étaient les défis d'adaptation ?

Le roman met en place une relation ambiguë entre Soo-Ha et Yan Kerrand. Je voulais quelque chose de plus confus, davantage porté sur la filiation et la paternité. Il y a certes une confusion, mais elle vient plus de Soo-Ha car à ce moment-là de sa vie, elle est un peu perdue.

La deuxième difficulté concernait le point de vue. Dans un roman, on peut expliquer avec des mots ce qu'il se passe dans la tête du personnage, ses émotions ou sa vision du monde - la sienne, très cynique et corrosive me plaisait d'ailleurs beaucoup. Mais pour retranscrire cela à l'image, il faut trouver des feintes. L'une d'elles est la voix off mais cela impliquait que l'émotion soit déjà analysée et je la voulais brute, organique, voire incompréhensible parfois. La solution que j'ai trouvée a finalement été l'animation.

Cette idée de ponctuer le film par des interludes d'animation est-elle venue dès l'écriture ?

Dès la lecture du livre, même. Ces interludes s'imposent comme des élans du subconscient de Soo-Ha, son imaginaire et ses émotions.

Ils sont tantôt figuratifs, tantôt abstraits et reflètent le sentiment du spectateur qui n'est pas sûr de tout comprendre. Ils sont de l'ordre de la sensation. Agnès Patron, la réalisatrice d'animation, a apporté un style graphique qui prend parfois la forme d'une simple ligne qui se trace ou d'une goutte qui tombe.

Ces séquences d'animation apparaissent à partir du moment où Soo-Ha espionne Kerrand en train de dessiner, où elle découvre sa frustration d'artiste. Il déclenche un début de questionnement, une forme de doute chez la jeune femme, qui ouvrira des discussions avec sa mère.

La mère de Soo-Ha est un personnage à la psychologie intéressante...

Mon co-scénariste a beaucoup œuvré sur son caractère. Il lui a donné un ton, un humour assez tranchant et en même temps assez tragique. La mère de Soo-Ha est une femme déterminée qui enfonce les portes pour avancer. Elle a traversé des épreuves puisqu'elle a été abandonnée enceinte par un homme, et tout ce qu'elle fait pour sa fille est dans le but de la préserver d'une vie comme la sienne et de ce sentiment d'abandon.

C'est pour ça qu'elle garde le secret, qu'elle ne veut pas que sa fille soit poissonnière comme elle, qu'elle l'encourage à se marier et à partir vivre à Séoul, ville moderne. Comme si les sacrifices qu'elle avait faits pour son enfant avaient créé une frustration qu'elle ne souhaitait pas lui transmettre.

Comment avez-vous construit le casting ?

Au moment d'achever l'écriture du scénario, j'ai vu *Roubaix, une lumière* d'Arnaud Desplechin. Or le Commissaire Daoud que Roschdy Zem incarnait ressemblait beaucoup au personnage que j'avais écrit : un homme taiseux, doté d'une présence à la fois puissante, discrète et élégante. Je n'aurais en revanche jamais imaginé avoir l'opportunité de travailler avec un tel comédien sur un premier film comme le mien.

Quand je l'ai rencontré, il s'est montré très à l'écoute de ce que j'avais à dire sur le rôle.

Au-delà du charisme de Roschdy et de son talent d'acteur, j'aimais qu'il ne soit pas caucasien car je me retrouvais dans cette dichotomie entre l'apparence physique et les origines, et j'aimais l'idée qu'on puisse projeter plein de choses sur ce normand qu'est Kerrand.

Pour le personnage de Soo-Ha, c'était très compliqué de trouver une actrice car je recherchais une femme métisse qui parlait couramment coréen et français. Je voulais aussi qu'elle soit grande pour dénoter par rapport aux autres Coréennes et surtout pour casser l'idée d'une éventuelle domination qu'aurait pu avoir Kerrand sur elle. J'avais en tête un personnage trop grand pour son corps qui se cogne un peu partout, car je voulais poser la question de l'enveloppe corporelle et de comment on s'y sent. Une fois tous ces critères posés, il ne restait plus beaucoup de candidates.

J'ai rencontré quatre jeunes femmes dont aucune n'était comédienne mais dont trois étaient mannequins (pour la taille exigée).

Parmi elles, Bella s'est imposé avec des interrogations extrêmement pertinentes : la moitié était des questions que je m'étais posées et l'autre était des questions que j'aurais dû me poser. Cela m'a permis de réaliser que dès la lecture du scénario, elle avait tout compris du

personnage de Soo-Ha. Cela ne l'a pas empêchée de travailler trois mois avec un coach avant d'être confirmée.

Elle a réalisé un travail colossal qui a impressionné tout le monde. De son côté, Roschdy a été très élégant et très inclusif. Il ne donnait jamais de conseils directs mais guidait Bella de manière très subtile. Il procédait de la même façon avec moi : en tant que réalisateur, il aurait pu vampiriser le plateau mais ça n'est jamais arrivé. Je lui suis très reconnaissant de s'être comporté ainsi avec nous autres débutants.



Comment avez-vous choisi les acteurs coréens ?

J'avais un directeur de casting coréen et je connaissais certains des acteurs comme Tae-Ho Ryu qui joue Monsieur Park. Je l'avais repéré dans *Memories of Murder* de Bong Joon Ho dont il était la vraie caution comique et sa présence au casting me permettait d'apporter une touche d'humour et de légèreté nécessaire à ce film assez lourd et peuplé de personnages sérieux.

Pour la mère, j'ai rencontré une bonne dizaine d'actrices et Mi-Hyeon Park s'est détachée très vite des autres car elle était capable de montrer des facettes très différentes de son personnage.

Quel directeur d'acteurs étiez-vous sur le plateau ?

Venant de la publicité, je n'étais pas habitué à diriger des comédiens. Or, sur ce film, je devais diriger à la fois un acteur très confirmé et une jeune femme qui n'avait jamais joué la comédie. Mais cela s'est très bien passé parce que nous avons beaucoup travaillé en amont.

Avec Bella, on a pris le temps de chercher son personnage lors des répétitions avec Stéphane Ly-Cuong-qui en plus d'être co-auteur est comédien-et a pu jouer le rôle de coach auprès d'elle.

Quant à Roschdy, il avait au départ une idée du rôle, et nous avons défini avant le tournage le cadre de son personnage. Sur le plateau, il a donc pu évoluer à travers ce dernier tout en me proposant beaucoup de choses.

Finalement, Kerrand ressemble de très près à ce que j'avais imaginé, avec ce côté un peu brutal, animal, presque mal élevé.





Comment s'est déroulé le tournage à Sokcho ?

Cela s'est très bien passé. J'avais la chance d'avoir sur place un producteur exécutif, Yoon Seok Nam, qui ensuite est devenu coproducteur du film. Vivant en France et parlant couramment français, il m'a été d'une aide très précieuse, jusque dans les dialogues dont il s'assurait qu'ils sonnaient juste en jouant le rôle de coach vocal. Grâce à toutes ces forces vives, à l'engagement et à la solidarité des équipes, nous avons pu mener à bien ce projet et le réaliser malgré un petit budget, dans un pays où depuis *Squid game* et *Parasite*, tout le monde veut tourner et où les techniciens sont devenus chers. Par ailleurs, Sokcho est une ville intéressante car elle est à la croisée de la montagne et de la mer.

A la lecture du roman écrit en 2015, je l'imaginais comme une petite ville portuaire vieillissante. Or, quand j'y suis allé pour les repérages, elle avait beaucoup changé : des quartiers entiers de maisonnettes avaient été détruits pour laisser place à des tours gigantesques. Nous avons donc choisi de modifier légèrement le scénario en évoquant une ville en mutation. Ce n'était pas si mal car cela faisait écho au cheminement du personnage principal.

Ce film s'inscrit dans un cinéma d'auteur populaire. Était-ce le genre recherché ?

Oui, il ressemble à ce que j'avais imaginé. *Hiver à Sokcho* est un film d'auteur, qui plus est asiatique, donc avec certains codes culturels -

comme l'importance des rapports familiaux ou la nourriture comme vecteur de transmission - mais qui reste ouvert à un large public. Je crois que cela vient du fait que mes rêves de cinéma ont été bercés par des films de divertissement américains et que je ne me suis jamais imaginé faire des films d'auteur. En fait, les thématiques que j'aborde dans mes scénarios sont celles du cinéma d'auteur mais la mise en scène tend vers le film de genre, que ce soit le polar ou le thriller. Pour ce premier long-métrage, je voulais le moins d'artifice possible afin de garder une part d'humanité et l'émotion la plus pure.



Quelles exigences aviez-vous en termes d'image ?

J'ai travaillé avec Elodie Tahtane, chef opératrice que j'avais rencontrée en publicité. Lorsque nous avons évoqué ensemble ce projet, on a tout de suite eu des références communes. De mon côté, je pensais beaucoup à *Maborosi*, un film de Kore-eda tourné avec une caméra lourde qui apportait des plans fixes et beaucoup d'inertie ; elle m'a de son côté apporté des références picturales comme l'œuvre du peintre danois Hammershoi.

Et pour la musique, quelles étaient vos attentes ?

J'ai fait appel à la compositrice Delphine Malaussena avec qui je venais de travailler sur un court-métrage.

Je lui ai donné quelques références, notamment de compositeurs coréens comme Yeong-Wook Jo qui a signé des musiques très orchestrales dans les films de Park Chan-Wook, et elle a amené des sons plus électroniques qui apportent un peu de modernité et nous sortent du film d'auteur pur et dur.

ENTRETIEN AVEC ROSCHDY ZEM

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce projet ?

Sa singularité. En lisant le scénario, je me suis dit que c'était exactement ce que je voulais car à ce moment charnière de mon parcours, j'avais des envies d'ailleurs. Je rêvais de me perdre dans un autre cinéma et de découvrir une autre culture que la mienne.

Dans l'écriture de ce film, il y avait aussi une poésie dans laquelle je désirais me plonger. Et puis ce personnage m'attirait : il avait un côté animal et sa quête d'inspiration me parlait intimement. Etant également féru de cinéma coréen, j'avoue que l'idée d'aller tourner dans ce pays m'excitait beaucoup. Lorsque j'ai découvert le premier court-métrage de Koya, j'ai été totalement convaincu car sa patte et son talent m'ont vraiment inspiré.

En tant que cinéaste, avez-vous un regard particulier sur les scénarios que vous lisez ?

Non, je lis les scripts comme un acteur parce que la mise en scène préconise un travail en amont que je ne fais pas en tant que comédien.

Quand je découvre un scénario, je ne pense pas à l'image, à la façon dont la caméra sera posée, au format... A la lecture de celui-ci, j'ai même aimé me dire que je n'aurais pas su mettre en scène telle ou telle séquence car cela voulait dire qu'il y avait quelque chose d'onirique que je ne maîtrisais pas.

Sur les tournages, il en va de même : mon regard de metteur en scène est quasiment inexistant. En aucun cas, je ne proposerais des idées qui viendraient contredire ou modifier le point de vue initial du metteur en scène.

Finalement, j'essaye d'apporter ce que j'aurais aimé qu'on m'apporte lorsque j'ai réalisé mes premiers films : des propositions que ferait tout acteur impliqué.





Comment vous êtes-vous emparé du personnage de Kerrand ?

Je me suis calqué sur la façon dont il était décrit dans le scénario, avec ce côté bourru, sauvage, mais terriblement sensible. Je ne théorise pas beaucoup mes rôles ; à partir du moment où, en lisant, j'ai le sentiment de comprendre le personnage, cela me convient. Ensuite, la collaboration avec le metteur en scène permet d'avancer par petites touches : on tente des choses, on pousse les curseurs jusqu'à ce qu'on ait le sentiment d'avoir dépassé une frontière où cela devient moins intéressant. Or, avec ce personnage, il y avait la place pour ce travail. Nous devons notamment chercher quelle était la bonne distance entre Kerrand et Soo-Ha car je ne voulais pas qu'il y ait d'ambiguïté dans leur relation.

Le premier jour du tournage, avez-vous besoin de connaître parfaitement votre personnage ?

Non, je me laisse surprendre par lui, au fur et à mesure des scènes que nous tournons. J'arrive

avec tout ce que j'ai inventé, la soupe que je me suis préparée, mais le plateau, le décor, les comédiens apportent de nouveaux ingrédients que l'on n'a pas considérés.

Il faut se laisser envahir par tout cela, et même parfois abandonner totalement une certaine stratégie de jeu quand elle ne correspond plus à la réalité dans laquelle on se trouve.

L'interprétation du jour ne correspondra jamais à celle de la veille et encore moins à celle du lendemain car il y a à chaque fois une nouvelle spontanéité. Le jeu est, en outre, infini car à chaque prise, on peut proposer autre chose.

Est-ce vertigineux d'accompagner les premiers pas d'un jeune réalisateur ?

C'est très excitant, au contraire ! Et très flatteur, car plaire à la jeune génération vous fait croire que tout ce que vous avez fait jusqu'à présent a eu un écho, que vous pouvez les inspirer et provoquer chez eux un désir. Au-delà d'avoir le sentiment d'exister, cela vous permet de rester

créatif. Or, c'est exactement ce qu'on attend lorsqu'on exerce ce métier.

La jeune génération de réalisateurs fait-elle émerger un nouveau style de cinéma ?

Techniquement parlant, je ne vois rien de révolutionnaire.

Les jeunes férus d'image que je croise ne signent pas de mises en scènes qui vont bouleverser le cinéma de demain. En revanche, je sens chez eux un regard totalement différent sur le monde, et particulièrement sur les femmes. Ils ont des points de vue différents et même de nouveaux principes sociaux-culturels. La liberté qu'ils s'accordent est celle de jeunes artistes qui avancent prudemment, dans le respect de ce qui a été fait avant eux.

Avant de s'autoriser à aller plus loin, ils manifestent une réflexion et un tâtonnement. Notre rôle, à nous acteurs aguerris, est donc de les encourager à nous bousculer.

Quelle partenaire était Bella Kim ?

Quand on fait face à des acteurs débutants, on réalise qu'on a tout à apprendre d'eux car ils n'ont pas de trucs, d'astuces ; ils ne jouent qu'avec ce qu'ils sont et leur maladresse, qui mêle la peur et l'excitation, est souvent pleine de vérité. Comme les enfants, les acteurs débutants ne trichent pas, or la triche est un risque quand on commence à avoir un peu d'expérience car on comprend ce qui se trame autour. Donc je les envie et je m'en inspire parce que ce qu'il se passe dans leur regard est souvent plus habité.

En tant qu'acteur aguerri, il faut s'accorder avec ce jeu pur, brut, authentique car il est dénué de toute forme de connivence ou de cynisme.

Silanaissance d'une actrice est toujours un moment émouvant, ici, c'était d'autant plus séduisant que Bella s'est montré immédiatement passionnée par ce qu'elle faisait. Elle était curieuse de ce métier. C'est une femme profondément douce, généreuse et attentive.

En quoi avez-vous été séduit par la Corée ?

C'est un pays où j'ai redécouvert le sens du respect des gens. Sur le tournage, j'étais émerveillé de voir que tout le monde prenait en compte le temps accordé aux techniciens puis celui consacré aux acteurs, à chaque fois de manière presque honorifique. J'ai adoré la générosité qu'il y a dans leur approche et leurs échanges. Il y a, chez les Coréens, une volonté de se faire aimer et de faire aimer leur pays. Ils font donc tout pour que vous repartiez séduits.

Ce sont des codes dont on devrait s'inspirer.

Quelle fut votre réaction en voyant le film ?

J'étais heureux car je retrouvais à l'écran ce que j'attendais, dès la première lecture du scénario. C'est un film qui nous emporte. On ressent très fort cette notion de voyage, la poésie qui se dégage des scènes et j'ai aimé le fait qu'il laisse place à la contemplation.



ENTRETIEN AVEC BELLA KIM

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Je suis née dans une ville à côté de Seoul. Lorsque j'avais sept ans, mes parents ont emménagé à Sokcho où j'ai vécu cinq ans. C'est donc devenu la ville de mon enfance et un lieu que je connais par cœur. A 19 ans, j'ai rejoint Paris pour étudier le marché de l'art. Repérée dans la rue par un agent, j'ai finalement intégré une agence de mannequin et je travaille comme modèle depuis 7 ans, à Paris et à l'étranger.

Pour ce film, j'ai été contactée via Instagram par le producteur, et même si je n'étais pas actrice, ce projet m'a attiré car je connais Sokcho intimement. À l'image de Soo-Ha, j'ai le sentiment d'avoir une double culture depuis ces neuf années où je vis en France. Les similarités concernant la quête d'identité ont résonné en moi profondément. Juste après avoir lu le scénario, j'ai donc manifesté une forte envie de faire ce film, en pensant que moi seule pouvais comprendre ce personnage. Après trois mois de castings, j'ai finalement obtenu le rôle.

Qu'est-ce qui résonnait dans le parcours de Soo-Ha ?

Cela m'intéressait de voir comment elle était perçue, avec son identité, son apparence, sa façon de vivre, car parmi les raisons qui m'ont poussée à venir en France, il y avait le fait que je me sentais différente de la plupart des Coréennes, physiquement et socialement. Ma peau, ma taille, ma voix... Au fil de ma vie en Corée, je me rendais compte que je n'étais pas la "bonne fille" selon les normes coréennes. J'avais l'impression que mon pays ne m'aimait pas. C'est une manière de penser assez enfantine qu'une fille de 17 ans peut avoir. Cette période m'a aidée à devenir indépendante des autres, et m'a encouragé à

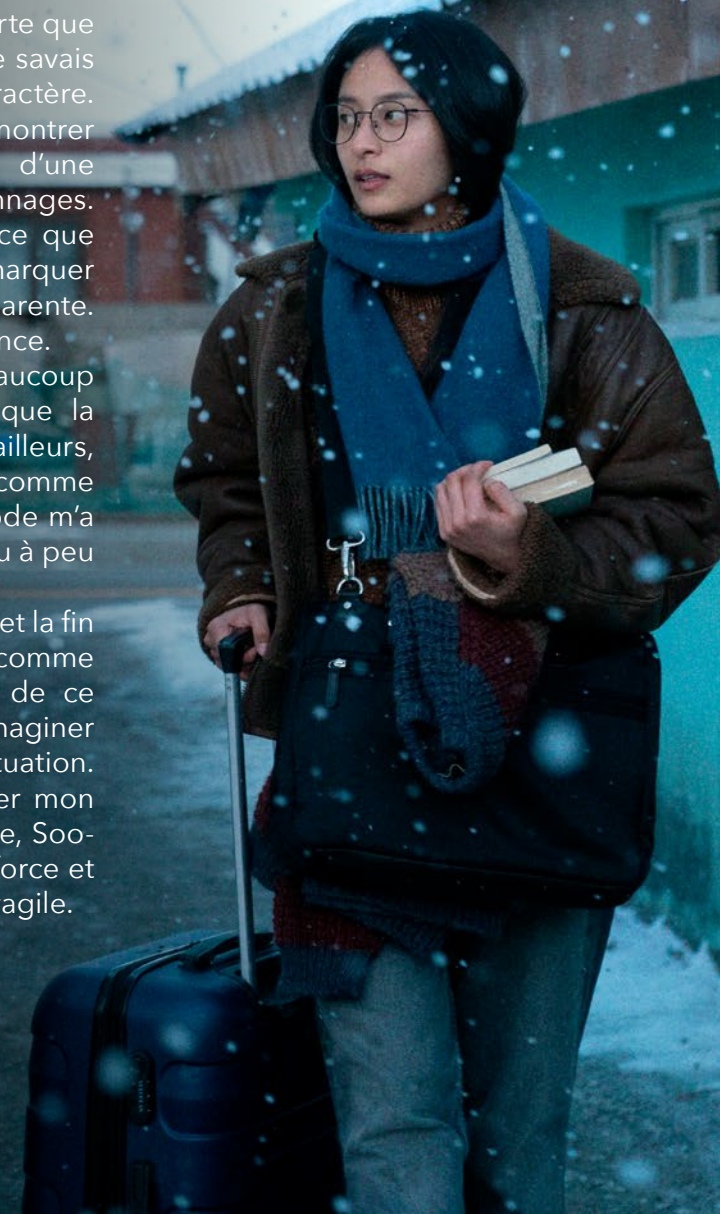
quitter mon pays natal. J'ai donc beaucoup de sympathie pour ce personnage qui ressent un sentiment d'isolement teinté de résilience.

Quel chemin avez-vous du parcourir pour aller vers votre personnage ?

Soo-Ha est plus fermée mais aussi plus forte que moi. Au début, cela m'inquiétait car je ne savais pas comment atteindre sa force de caractère. Mais avec le mannequinat, j'ai appris à montrer différentes facettes de moi-même et, d'une certaine manière, à "jouer" des personnages. C'est en m'appuyant sur cette expérience que j'ai pu incarner la force ou la fragilité, marquer ma présence ou même devenir transparente. Le réalisateur Koya Kamura m'a fait confiance.

Il voulait voir qui j'étais vraiment. On a beaucoup discuté du personnage, et j'ai appris que la vulnérabilité pouvait être une force. Par ailleurs, quand j'ai reçu ce scénario, je traversais comme Soo-Ha une période de doute. Cet épisode m'a permis de grandir et de me connecter peu à peu à sa vie.

Huit mois se sont écoulés entre le casting et la fin du tournage, pendant lesquels j'ai vécu comme elle. Cela a renforcé ma connaissance de ce personnage, et au fur et à mesure, j'ai pu imaginer comment elle réagirait face à chaque situation. Ce ressenti me permettait de compenser mon manque de technique. Depuis le tournage, Soo-Ha est toujours là. Il m'arrive d'utiliser sa force et sa manière de penser quand je me sens fragile.



Comment avez-vous travaillé avec Koya et Stéphane Ly-Cuong (co-auteur) ?

Ils m'ont aidé à me connecter à mes sentiments intérieurs pour traduire ceux de mon personnage. En travaillant le texte et en analysant chaque couche de la personnalité de Soo-Ha, j'ai compris à quel point toutes ses relations étaient basées sur l'amour. Même la haine, la déception, l'attente ou l'isolement, on ne peut le ressentir que si, au départ, il y en a eu de l'amour. Je me suis donc demandé quelle était la nature de chaque sentiment et quelle sorte d'amour lie Soo-Ha à Kerrand, à sa mère et à tous les personnages qu'elle croise dans sa quête d'identité.

Quel partenaire était Roschdy Zem ?

C'était extraordinaire car j'avais la chance d'être accompagnée pour mes premiers pas d'actrice par un immense acteur. Nous nous sommes rencontrés pour une lecture et je dois dire que la première fois j'ai été impressionné par sa taille et son aura. Mais il m'a très vite mise à l'aise et plutôt que de me donner des conseils, il a attendu que je pose des questions pour y répondre. Il était très respectueux de la manière dont j'abordais les scènes mais avait aussi un côté protecteur avec moi. Je me souviens notamment de la scène dans le téléphérique : j'étais tétanisée par le vertige et il a fait preuve d'une grande patience. Finalement, c'est en m'accrochant à son regard que j'ai pu arriver à jouer la scène.

Quel plaisir avez-vous eu à tourner à Sokcho ?

Un immense plaisir ! Evidemment, la ville a pas mal changé, beaucoup de quartiers se sont modernisés mais le fait de tourner dans un décor qui m'était familier m'a aidé à prendre confiance. Donner la réplique à des acteurs coréens m'a aussi impressionné car c'était troublant de jouer un personnage différent de moi dans ma langue

natale. Rien que dire "maman" en coréen à une autre femme que ma mère et voir son regard doux et aimant se poser sur moi m'a beaucoup troublé et ému. L'actrice qui joue ma mère et l'acteur qui joue mon patron sont, qui plus est, des comédiens très célèbres en Corée. J'ai eu la chance de pouvoir profiter de leur expérience et qu'ils m'acceptent avec autant de bienveillance. Je suis très reconnaissante d'avoir pu travailler avec toute l'équipe. Ils m'ont appris à quel point il est beau de créer un film. Littéralement, c'est un art.

Qu'avez-vous ressenti en voyant le film ?

La première fois, cela a ravivé tant de souvenirs forts du tournage que je suis restée extérieure à l'histoire. Mais lors du deuxième visionnage, j'ai enfin pu me plonger dans le film et j'ai vraiment vibré pour le destin de Soo-Ha. L'alchimie entre les acteurs, les images de Koya, le son... tout cela permet à la magie d'opérer. Et d'un point de vue plus personnel, cette histoire, les sentiments de Soo-Ha et la vision de Koya m'ont permis de découvrir un visage inconnu de la ville de mon enfance.

Lors des projections aux festivals du film de Toronto et San Sebastián, des spectateurs (d'âge, de sexe ou de nationalité différentes) sont venus nous parler de la manière dont ils se sont connectés à l'histoire de Soo-Ha.

C'est un grand honneur que des gens du monde entier s'imprègnent de cette histoire d'une fille franco-coréenne dans une petite ville de Corée du Sud. Cela m'a convaincue que celle-ci est non seulement personnelle, mais aussi universelle. Dans la vie, on fait des rencontres, on se sent différent, on se sent isolé, on perd quelqu'un qui nous remarque, et cela nous laisse un sentiment profond. Et on grandit, on se découvre, on avance.





LISTE ARTISTIQUE

Yan Kerrand	Roschdy Zem
Soo-Ha	Bella Kim
La mère	Mi-Hyeon Park
Monsieur Park	Tae-Ho Ryu
Jun-Oh	Doyu Gong
La tante	Kyung-soon Jung



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur Koya KAMURA

Scénario Stéphane LY-CUONG
Koya KAMURA,
Adapté du roman HIVER A SOKCHO
de Elisa SHUA DUSAPIN publié aux
Éditions Zoé

Producteur Fabrice PRÉEL-CLÉACH

Producteur associé Yoon-Seok NAM
Productrices exécutives Laura LESTRADE
Et Eunjae JUNG

Conception et réalisation
des séquences animées Agnès PATRON

Image Élodie TAHTANE

Musique originale Delphine MALAUSSÉNA

Décors Hyein KI

Montage Antoine FLANDRE

Son Martin SADOUX

Directeurs de Production Hwihwan KIM
Hanseol KIM

Casting Corée Cheol -Wong CHOI

Costumes Suhee HONG

Post-Production Adrien HURTIER

PARTENAIRES

Developpé avec le soutien de LA RÉGION DES PAYS DE LA LOIRE

Produit avec le soutien de CANAL + & CINÉ +, CENTRE NATIONAL
DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE,
LA RÉGION GRAND EST, STRASBOURG
EUROMETROPOLE, LA RÉGION PROVENCE
ALPES - COTE D'AZUR, en partenariat avec
le CNC, KOREAN FILM COUNCI, KOREA
FILM COMMISSIONS & INDUSTRY NETWORK,
LA GANGWON FILM COMMISSION

ET DE LA FONDATION GAN POUR LE CINÉMA

En association avec BNP PARIBAS PICTURES, PARANGON
Avec le soutien du KOFIC LOCATION INCENTIVE
Une production OFFSHORE
En coproduction avec KEYSTONE FILMS
Distribution DIAPHANA DISTRIBUTION
Ventes internationales BE FOR FILMS

© 2024 - OFFSHORE / BNB Paribas Pictures

diaphana
DISTRIBUTION

